



# Rencontre

## Frédéric Pajak

# Dans le sillage des fantômes

Dix ans durant, l'écrivain et dessinateur s'est raconté au côté de figures tutélaires aux destins tragiques. Le neuvième et dernier tome de son « Manifeste incertain », consacré à Pessoa, paraît

AMAURY DA CUNHA

**L**e rendez-vous avec Frédéric Pajak est fixé à 18 h 30, place du Châtelet à Paris, début octobre, peu de temps après l'annonce du couvre-feu. Sur la table du restaurant, en l'attendant, on ouvre au hasard le dernier tome de son *Manifeste incertain*, consacré en partie à Fernando Pessoa. En majuscules, ce titre de chapitre, prémonitoire, dans l'air du temps : « Dernier bar ouvert ». Puis, tout à coup, cet appel inquiet de l'auteur : « Vous êtes bien au Zeyer, rue d'Alésia ? » On recti-



fie, un peu gêné. « *Mais pas du tout, je suis au Zimmer, place du Châtelet!* » L'incertain Pajak, qui semble errer dans plusieurs mondes et plusieurs époques en même temps, file dans un taxi pour nous retrouver au bon endroit.

La dernière fois qu'on l'avait rencontré, c'était en 2010, à l'occasion de la parution d'un livre hybride (*En souvenir du monde, Noir sur blanc*), composé d'un récit, de photographies et d'un film. L'artiste touche-à-tout (écrivain, dessinateur, éditeur), né en 1955, s'y livrait personnellement. « *Peintres, dessinateurs, écrivains. Ils transpercent ta vie comme un couteau dans ton ciel boueux* », écrivait-il.

Dix ans plus tard, toujours hanté par ces fantômes de l'art, Frédéric Pajak vient d'achever une aventure éditoriale sans précédent : son *Manifeste incertain*, qui raconte en neuf tomes (2500 pages) la vie d'artistes et d'écrivains au destin tragique (Walter Benjamin, Emily Dickinson, Marina Tsvetaïeva, Vincent Van Gogh, Cesare Pavese...), tout en narrant, aussi, des pans

de l'existence de son auteur. Ces histoires sont toujours accompagnées par des dessins de Pajak qui les illustrent, ou bien vivent dans les pages de façon autonome.

Cette saga visuelle et écrite, qui ne constitue qu'un seul livre (il considère chaque volume comme des chapitres), a une origine lointaine dans la vie de l'auteur. A l'âge de 6 ans, ce fils et petit-fils de peintre se rappelle avoir réalisé son premier livre écrit et dessiné, qui s'appelait *La Baleine avec des dents en chocolat*. « *Je ne me souviens plus très bien du contenu, mais j'avais tout fabriqué moi-même!* », raconte-t-il.

L'enfant est turbulent, créatif, hypersensible. Le 27 juillet 1965, sur une route près de Strasbourg, son père est tué par un chauffard. « *Depuis ce jour, je suis resté le fils que j'étais à sa mort, j'avais 9 ans et j'ai encore 9 ans dans ma tête. Mon père m'a donné l'envie de créer et de m'exprimer. Après sa mort, j'ai toujours entretenu un rapport avec lui* », confie-t-il. Il y a des drames qui accablent ou qui forcent le destin. A 10 ans, le petit Pajak se met à rêver d'un livre – « *mélange de mots et d'images* ». Quand il n'est pas à l'école, il écrit et dessine « *des bouts d'aventures, des souvenirs ramassés, des sentences, des fan-*





tômes, des héros oubliés...», comme il le note dans le tome 1 du *Manifeste incertain*. Mais « le livre meurt chaque jour », se lamente-t-il. Il lui faudra être patient pour pouvoir se frayer un chemin dans son monde intérieur.

C'est à 18 ans, en 1973, que Frédéric Pajak trouve le titre de ce livre fantasmé. Le jeune homme a alors quitté l'École des beaux-arts et vit de petits boulots : intérimaire, typographe, ouvrier sur les autoroutes, livreur de carcasses de viande... Couchettiste en Italie pour une compagnie ferroviaire, à l'époque où ce pays est frappé par le terrorisme des années de plomb, c'est entre Florence et Rome que ces mots – « manifeste incertain » – s'associent dans sa tête. « Ils sont arrivés tous seuls, une nuit, dans ce train, se rappelle l'écrivain. Je réfléchissais à la situation terrible que nous vivions en Italie à cause des attentats, il y avait des menaces, la violence était partout et ces mots sont venus à moi dans ce contexte, mais je ne savais absolument pas quoi faire d'eux. »

Il devra attendre longtemps avant qu'ils n'aboutissent à une forme. Ce qui n'empêchera pas Pajak, en attendant, d'être constamment emporté par un flux de création : il invente des revues satiriques (*L'Imbécile de Paris*), publie un roman (*La Guerre sexuelle*, Gallimard, 2006), un recueil de poèmes (*Nervosité générale*, PUF, 2001). Mais ce rapport complexe et fécond entre les mots et le dessin – sa grande obsession –, Frédéric Pajak ne cesse de l'expérimenter. C'est quand il publie *L'Immense Solitude* (PUF, 1999), bel ouvrage autour des figures de Friedrich Nietzsche et de Cesare Pavese, qu'il trouve une piste décisive. « Dans ces récits écrits et dessinés, il y a une partie très autobiographique, dit-il. J'y parle de la douleur d'être orphelin de père. Le hasard a voulu que Nietzsche et Pavese aient aussi été orphelins de père. Ces coïncidences m'ont permis de casser le récit, la narration, de passer d'un sujet à l'autre, de faire des retours en arrière. »

A partir de ce livre, le principe de travail qui présidera au *Manifeste incertain* est trouvé. Frédéric Pajak s'empare d'une figure marquante de l'histoire des arts – des êtres mélancoliques, souvent peu connus de leur vivant –, égrène ses souvenirs personnels, ne s'astreint à aucune chronologie, passe d'une histoire à une



autre sans souci de causalité et rythme cette errance par des dessins charbonneux. Pour ce livre qu'il imagine au départ « *n'avoir pas de fin* », il décide de donner un rendez-vous annuel à ses lecteurs. Ce qui l'oblige à s'immerger à plein temps dans le travail. Il précise : « *Pour chaque livre, je suis parti sur les traces de mes personnages. En Russie pour Marina Tsvetaïeva. A Lisbonne pour Fernando Pessoa. Je prends des photos, j'écris tout le temps, dans les trains, les avions, les restaurants. Je n'écris que pour le livre, je n'écris pas pour moi, je ne jette rien, tout ce que je fais, dessins ou textes, va dans le livre. Pas de déchets.* »

Frédéric Pajak ne joue pas au biographe du dimanche. Il relit scrupuleusement l'œuvre de chaque auteur dont il va s'emparer, ainsi que tout ce qui s'est écrit sur lui. « *Avant de travailler sur Pessoa, je me suis plongé dans environs 10 000 pages de ses textes. C'est aussi un livre de lecteur que j'entreprends.* » Quand il raconte par exemple des moments de la vie de Pessoa – les derniers, les plus déchirants –, Pajak reste toujours à distance, sans doute pour éviter la tentation de se projeter en eux : « *J'ai un sentiment d'étrangeté et d'empathie pour mes personnages. Ils ne sont ni des saints ni des héros : je déteste l'hagiographie. Je vérifie toutes les informations que je trouve. Et je suis souvent plus précis sur la vie des autres que sur la mienne. Je regarde leur désespoir avec les*

*yeux de mon propre désespoir.* »

Car il ne peut s'empêcher de parler de lui-même. Il le fait avec humour, mélancolie, tendresse. Pour lui, la perception du temps est peuplée de spectres, traces persistantes d'êtres disparus, comme la figure du père, qui revient à plusieurs reprises dans ces pages. « *Sa voix s'est tue, son visage s'est effacé. Mais son absence ne fait qu'accroître mon affection pour lui* », écrit-il dans le tome 6.

Il y a chez Frédéric Pajak un désir de recueillement profane qui trouve aussi sa place dans ses dessins silencieux, contemplatifs. Ce geste est peut-être pour lui une manière de se « *déconditionner du verbal* », comme l'écrivait Henri Michaux. « *L'écriture et le dessin, c'est comme un chemin de fer : il y a deux voies, explique-t-il. J'ai besoin de deux rails pour avancer, cela ne s'explique pas, c'est comme ça. J'ai longtemps pensé qu'ils pouvaient se*





*réconcilier, ce que je ne cherche plus désormais à faire.» Des images solitaires, comme orphelines du texte. ■*

« Je suis resté le fils que j'étais à sa mort, j'avais 9 ans et j'ai encore 9 ans dans ma tête. Mon père m'a donné l'envie de créer et de m'exprimer »

## Parcours

**1955** Naissance à Suresnes (Hauts-de-Seine).

**1991** Création du journal satirique *L'Imbécile de Paris*.

**1997** *Martin Luther, l'inventeur de la solitude* (L'Aire).

**1999** *L'Immense Solitude* (PUF).

**2002** Création de la collection « Les Cahiers dessinés » (Bouchet-Chastel).

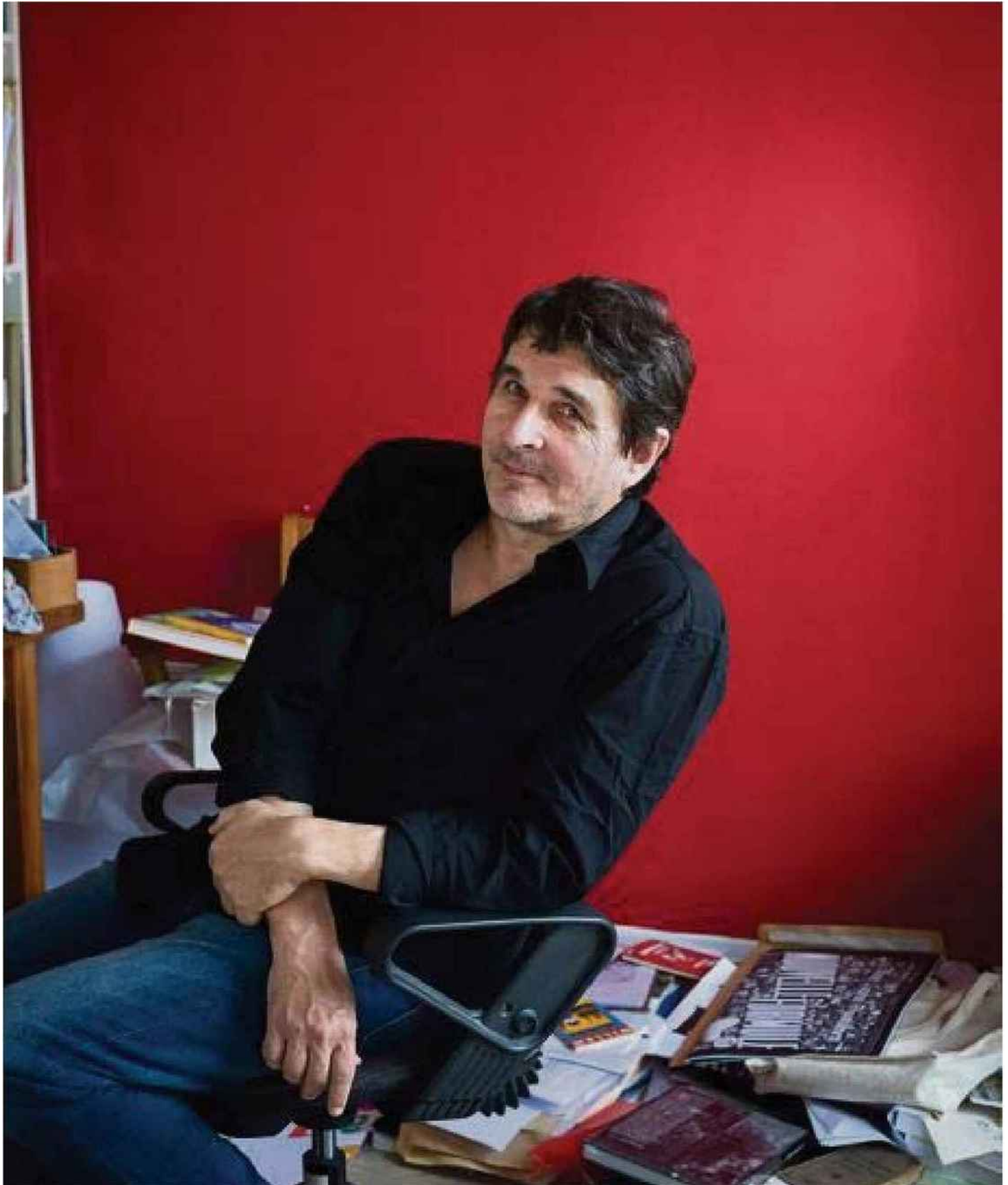
**2014** Prix Médicis essai pour *Manifeste incertain 3*.

## EXTRAIT

« Les destins que j'ai sollicités, je ne les ai pas choisis : ils se sont imposés à moi au hasard des lectures et des rencontres. Hasard ? Certes. Mais ils ont en commun d'avoir été un temps ignorés de tous. Ratés magnifiques, ils ont été vengés par la postérité. Walter Benjamin, Vincent Van Gogh, Emily Dickinson, Maria Tsvetaïeva : j'aurais pu ajouter Franz Kafka et Robert Walser, sans compter des poètes, et des peintres que le conformisme du marché dédaigne encore. J'ai vu par les yeux des autres (...). Ainsi la figure de Walter Benjamin : son obscure dialectique m'est restée, au fond,

*bien étrangère, mais son destin m'a durablement ému. Parce que Benjamin a essuyé malheur sur malheur, il a su accorder à la fatalité un caractère universel – et prémonitoire. »*

**MANIFESTE INCERTAIN 9, PAGES 15-16**



*Frédéric Pajak, chez lui, en octobre 2017. HANNAH ASSOULINE/OPALE/LEEMAGE*